

Né en Afrique du Nord, j'ai fait mes études secondaires à Tunis où je me trouvais en 1940 au moment de la défaite. Comme tous les Français j'ai subi le choc, ressenti l'humiliation qui laissait hébété et incapable de se projeter dans l'avenir. C'est sans doute pourquoi une majorité de Français se réfugièrent derrière l'image symbolique du maréchal Pétain, vainqueur des Allemands à Verdun avant de se rallier à la voie que leur montrait le général de Gaulle.

En 1941, je partis à Alger pour faire mes études de médecine et je m'y trouvais en novembre 1942, au moment du débarquement des alliés en Afrique du Nord. Après les errements et la résistance de certaines unités fidèles à Vichy, ce fut une immense joie d'accueillir les alliés et de voir que la puissance militaire des Américains était en train de modifier le cours de la guerre.

Avec des camarades de l'association des étudiants, nous nous sommes immédiatement engagés. Nous fûmes affectés au 64^e régiment d'artillerie, mais après quelques temps, je fus rappelé à l'hôpital Maillot à Alger pour suivre un peloton de médecin auxiliaire. L'armée française se reconstruisait avec l'aide majeure des Américains sur le plan matériel et technique, mais elle n'avait pas assez de médecins pour constituer un service de santé adapté aux nouvelles normes.

Le général Giraud, commandant en chef décida le rappel, non seulement des étudiants en médecine dès la première année, mais également celui de tous les

étudiants en sciences biologiques ou paramédicales pour former un corps de médecins-auxiliaires. Ce grade était jusque-là attribué à des étudiants en fin d'études et à des internes des hôpitaux attendant leur nomination d'officier.

Mais, dans ce cas particulier, il s'agissait de former des auxiliaires médicaux capables d'aider les médecins confirmés, éventuellement de les remplacer.

Je fus sur le moment vexé et déçu de ne pouvoir faire la guerre les armes à la main, mais je n'avais pas le choix et j'ai rejoint le peloton de médecins auxiliaires à l'hôpital Maillot d'Alger. Je ne l'ai pas regretté par la suite.

Nos instructeurs enseignants étaient des professeurs de la faculté d'Alger et des médecins militaires qui avaient pour mission de nous apprendre en quelques mois l'essentiel des comportements et des pratiques d'intervention immédiates auprès des blessés ainsi que les techniques récentes de réanimation et de transfusion sur le terrain, puis d'assurer le triage des blessés pour leur évacuation. A la fin de cette formation, je fus affecté à l'hôpital militaire de Tunis, ce qui par ailleurs me permit de retrouver ma famille.

A l'hôpital, l'enseignement prit alors un tour pratique avec le traitement des blessés qui avaient été évacués d'Italie. Nous fûmes confrontés aux différents types de blessure que nous allions rencontrer sur le terrain ainsi qu'avec les souffrances qui les accompagnaient.



Claude Boussagol, en formation hospitalière

Après six mois de stage, je fus affecté au 8^e Bataillon médical de la 4^e division marocaine de montagne en partance pour l'Italie. Dès l'area d'embarquement à Oran, et pendant toute la traversée vers Naples, l'importance des renforts humains et matériel, la multitude de navires couvrant la mer jusqu'à l'horizon et les avions qui nous survolaient donnaient l'impression d'une puissance massive et irrésistible, je ressentis la fierté d'en être une petite partie, même infime.

Après quelques jours passés à Naples, nous fûmes dirigés vers nos unités. Depuis plusieurs mois, les alliés piétinaient devant les défenses allemandes de la ligne Gustav. Cette ligne longeait pratiquement le cours du fleuve Garigliano à hauteur de Cassino et du Mont Cassin qui donnait aux Allemands le contrôle de la vallée du Liri et de la route de Rome. Le général Juin excellent stratège réussit à convaincre les alliés de porter l'attaque au niveau des secteurs montagneux dont les défenses étaient considérées comme imprenables. Le 8 mai 1944 au matin, Le Corps Expéditionnaire Français en Italie (CEFI) lançait son offensive sur le

Garigliano. Les combats furent violents, les postes de secours rapidement saturés les taux d'attrition très élevés (2000 blessés en 6 jours). Nous étions brusquement confrontés à la réalité du terrain, essayant d'appliquer au mieux ce que nous avions appris dans le calme hospitalier. Nous avons connu pour la première fois le contact immédiat avec les blessures, la souffrance des blessés qui se traduisait dans leurs plaintes ou simplement dans leur regard. Le terrain montagneux posait de très complexes problèmes d'évacuation, celles-ci étaient effectuées le plus souvent à dos de mulet, seul moyen de transports utilisable dans certains secteurs ; dès que cela était possible, les évacuations étaient assurées par les ambulancières qui eurent en Italie, en France et en Allemagne, un comportement remarquable et efficace. Ce n'est qu'après trois jours de combat que les défenses allemandes craquèrent, le drapeau français flottait sur le Monte Mayo. Après la rupture des défenses allemandes ce fut une exploitation rapide, marquée par de durs combats au niveau de Pontecorvo, Esperia, Pico, jalonnant la route de Rome qui fut prise le 4 juin.

L'arrivée dans la ville éternelle, acclamés par la foule qui nous accueillait comme des libérateurs, la réception des délégations alliées par le Pape ; le défilé des troupes françaises face au monument Victor Emmanuel II resteront pour un garçon de 20 ans des souvenirs marquant toute une vie.

Cette prise de Rome, capitale de l'un des pays de l'Axe sera cependant occultée par l'importance du débarquement des Alliés en Normandie qui eut lieu au même

moment et elle n'occupera ensuite qu'une place secondaire dans la mémoire des historiens.

Dans la poussière lumineuse des routes d'Italie, les troupes françaises poursuivirent leur avancée, libérant Sienne sans aucun dommage pour ses merveilles architecturales. C'est là qu'eut lieu le 14 juillet 1944, une prise d'armes en présence des commandements alliés le Maréchal Alexander et le Général Clark qui rendaient honneur aux troupes du CEFI et à leur chef le Général Juin.

Notre division a progressé ensuite jusqu'aux abords de Florence, puis elles furent progressivement toutes retirées pour participer au débarquement de Provence. Ainsi se terminait l'épopée du CEFI.

Ce corps expéditionnaire avait marqué la renaissance de l'armée française, associant l'armée d'Afrique, les français libres, les évadés de France et les appelés d'Afrique du Nord sous le commandement de son chef et remarquable stratège le Général Juin. Son comportement au combat, chèrement payé : 6 000 tués, 30 000 blessés et 4 000 disparus, a redonné à la France sa place auprès des armées alliés et a fortement contribué à la formation de la 1^{ère} Armée française qui sous le commandement du Général de Lattre allait débarquer en Provence aux côtés des alliés. La 1^{ère} Armée fut ainsi en partie fille du CEFI qui lui léguait entre autres une infanterie composée essentiellement de tirailleurs nord-africains : marocains, tunisiens, algériens qui associés aux Tabors restèrent jusqu'en Alsace, en

Allemagne et en Autriche, le fer de lance d'une infanterie française remarquable, souvent décisive.

Cette renaissance militaire facilita grandement à Alger les rapports entre le Général de Gaulle et les alliés au moment de la création du gouvernement provisoire de la République française.

Puis ce fut le débarquement de Provence avec cette immense émotion de voir se dessiner progressivement au loin les côtes de France et de pouvoir fouler le sol de Provence, ce dont je pus profiter pleinement car les combats côtiers étaient pratiquement terminés au moment de notre arrivée. Ma division avait foncé sur Marseille qui fut prise le 28 août, bien en avance sur la date prévue alors que nous avions eu la joie immense d'apprendre la libération de Paris, le 25 août. Paris libéré confirmait symboliquement le retour de la France parmi les nations alliées.

Je restais quelques jours à Marseille, puis je fus affecté à un régiment de la 3^e DIA dont la mission était de contrôler sur le front Alpin le fort de Restefond à 3000 mètres d'altitude au-dessus de Barcelonnette. J'ai découvert les traquenards du ski que je n'avais jamais pratiqué, pas plus que les tirailleurs qui m'entouraient. Nous avons consciencieusement pataugé avec nos raquettes face à des éclaireurs skieurs autrichiens, parfaitement entraînés, mais qui évitèrent le contact et l'engagement.



Les Alpes françaises, été 1944

Puis je regagnais mon bataillon médical à Grenoble libéré depuis le 22 août par les Américains qui avaient rapidement progressé par la route Napoléon.

Après quelques jours de repos, nous prîmes la direction de l'Alsace dans l'euphorie de la libération de la France. Euphorie parfois tempérée par la confrontation avec certains événements, tel le spectacle qui nous découvrit un jour dans une petite ville. Des femmes nues et tondues avançaient sous les quolibets et les insultes de la foule, se dirigeant vers je ne sais quel tribunal populaire. Certes, il y avait eu sans doute une collaboration vénale ou sentimentale, mais cette justice expéditive était particulièrement choquante et ne semblait pas correspondre à l'esprit du combat que nous menions.

La progression de la 1^{ère} Armée se poursuivait et le 12 septembre, les troupes venues de Provence faisaient leur jonction avec des éléments de la 2^{ème} Division Blindée débarquée en Normandie en route vers Strasbourg que Leclerc devait libérer le 23 novembre, fidèle à son serment de Koufra.

Nous sommes ainsi arrivés en Alsace dans la région de Mulhouse, mi-novembre, par un automne très frais qui annonçait l'hiver rigoureux qui allait suivre.

Je découvrais l'Alsace-Lorraine, cette région qui depuis un siècle avait pris une telle importance dans l'imaginaire des Français. Cette Alsace-Lorraine dont on n'avait appris depuis l'enfance qu'elle ne pouvait être que française.

Dès que j'en avais la possibilité, je me faisais photographier avec des groupes alsaciens en tenue folklorique, sans doute une façon personnelle de confirmer le retour de l'Alsace à la France.



Alsace, début 1945.

Alors commença une guerre de position qui devait durer plusieurs mois. Les Allemands défendaient farouchement leur frontière. Entre Mulhouse et Strasbourg, les combats furent meurtriers en particulier à Than, Cernay, Masevaux. Les Allemands lancèrent même une contre-attaque dans les Ardennes, menaçant Strasbourg. Le froid intense compliquait les traitements des blessés sur le terrain,

les gelures s'ajoutaient aux blessures des combats. Heureusement, l'évacuation vers les formations hospitalières étaient relativement courtes.

Ce n'est que le 2 février que Colmar fut libérée et l'Alsace ne le fut entièrement qu'à la mi-mars 1945. C'est enfin le 31 mars que nous apprenions que la 3^e DIA et la 2^e DIM avaient établi une tête de pont solide sur la rive droite du Rhin. Nous allions enfin entrer en Allemagne.

Début avril, le 8^e bataillon médical franchissait le Rhin sur un pont installé par le génie à hauteur de Rastatt. Fouler le sol allemand déclenchait une émotion complexe : sentiment de revanche qui lavait l'outrage de juin 1940 et de l'occupation, fierté d'appartenir à une troupe conquérante qui portait le combat sur le territoire allemand et peut-être la sensation que la victoire et la fin de la guerre se rapprochaient. Nous avons progressé rapidement le long de la Forêt Noire enfermant les forces allemandes du 18^e corps d'armée qui tentèrent une percée et ralentirent quelque peu notre progression, mais les Allemands n'avaient plus les moyens de contre-attaquer et le 18^e corps d'armée fut anéanti.

Nous progressions toujours, mais les combats restèrent très durs. A Freudenstadt notre formation chirurgicale mobile opéra 92 blessés en 48 heures. La prise de Donaueschingen, berceau du Danube donna enfin tout son sens à la devise de la 1^{ère} Armée « Rhin et Danube ». Puis ce fut Bregenz et la frontière d'Autriche que le haut commandement décréta « pays ami ».

L'épisode guerrier sur le sol allemand avait été relativement bref de l'ordre de trois semaines depuis notre franchissement du Rhin. L'impression de revanche était présente, bien évidemment, mais deux événements avaient modifié quelques peu mes sentiments concernant cette guerre.

Lorsque nous sommes arrivés à Freudenstadt, la ville était en partie en flammes, nous n'avons vu passer que des femmes emmenant leurs enfants, des personnes âgées poussant quelques éléments de literie, aucun homme ! J'ai réalisé que l'Allemagne ne comportait pas que des SS casqués.

A un autre moment, nous nous arrê tâmes devant une ferme pour demander de l'eau. Nous fûmes accueillis par un prisonnier français qui avait été affecté à la ferme après le décès du propriétaire tué en URSS. Depuis, le prisonnier dirigeait l'exploitation en parfait accord et harmonie avec l'Allemande propriétaire du domaine. Cet aspect humain du conflit était certes bien parcellaire quoique sans doute non-isolé, mais il me projetait d'une façon particulière dans l'après-guerre et les futures relations franco-allemandes.

Après avoir franchi la frontière, nous atteignîmes Feldkirch le 6 mai et c'est là que le matin du 8 mai, sous le ciel radieux d'un printemps tyrolien, nous apprîmes la signature de l'armistice. C'était la victoire !

Notre joie était complexe, mêlant au sentiment de revanche et à la fierté d'avoir combattu et vaincu pour une juste cause, l'image des camarades disparus et un soulagement qui devait sans doute être également ressenti par les Allemands.

Je suis resté quelque temps en Autriche, mes activités étaient très limitées. Ce furent mes premières vacances depuis trois ans, mes vacances de paix. Je fus ensuite affecté au Val de Grâce à Paris jusqu'à ma démobilisation en octobre 1945.

J'ai repris alors mes études de médecine, il fallait se réinsérer dans une vie sociale d'étudiant avec les difficultés de l'après-guerre, les combats avaient cessé, ils étaient remplacés par les problèmes de logement d'étudiant et la course aux cartes d'alimentation. J'avais songé à la fin de la guerre à reprendre mes études de médecine dans le cadre du service de santé militaire, mais je ne connaissais personne à Lyon alors que j'avais des cousins à Paris et quelques relations dans le milieu médical. J'ai donc choisi Paris.

Qu'en est-il de votre engagement dans la transmission de la mémoire à la fin de la guerre ?

J'ai bien sûr participé le plus souvent possible aux réunions de l'amicale de mon ancienne division de la 4^e DMM ainsi qu'à celles du CEFI et aux diverses commémorations, en particulier des combats d'Italie, d'Alsace et d'Allemagne avec la 1^{ère} Armée. A l'occasion de conférences ou de réunions dans les écoles et

collèges, nous avons essayé de faire connaître aux jeunes la signification de ces combats et de raviver le souvenir concernant la campagne d'Italie. Cette campagne oubliée, cette « amère victoire » méconnue de l'opinion publique et de certains historiens.

Président d'une amicale du CEFI, j'ai participé à la réalisation de films documentaires sur la guerre 1939-1945. L'un, édité par Arte, qui s'intitulait « Quand les Français occupaient l'Allemagne ». Je suis également intervenu dans un documentaire de Philippe Tourancheau « Les hommes de la victoire » et dans un bref documentaire réalisé par l'Elysée au moment de l'anniversaire du débarquement de Provence où je fus invité sur le porte-avion Charles de Gaulle.

Avez-vous eu à cette époque la notion de l'importance historique des événements auxquels vous avez participé ?

Il est bien difficile de classer et hiérarchiser dans le cadre historique les événements que l'on vit. Ce n'est bien évidemment pas notre sensation du moment qui fait l'histoire et le temps modifie souvent les hiérarchies, mais dans ce que j'ai vécu : le débarquement des alliés en novembre 1942 en Afrique du Nord, la prise de Rome par le CEFI, le débarquement de Normandie, la libération de Paris que j'ai ressenti comme si je l'avais vécue, le débarquement en Provence, le passage du Rhin et l'armistice sont indiscutablement des événements historiques. Ma hiérarchie personnelle, n'étant pas nécessairement celle de l'histoire, la mémoire

du vécu, le souvenir des camarades tombés au combat conférant à certaines périodes une résonance personnelle particulière.

Etes-vous retourné en Allemagne après la guerre ?

Je suis retourné pour un congrès médical à Nuremberg. J'ai découvert les destructions importantes faites par les bombardements alliés ce qui n'existait pas en Bavière. Je suis retourné ensuite dans des années 1990 plusieurs fois en Allemagne où j'ai retrouvé un pays reconstruit et parfaitement démocratique.

Pouvez-vous nous dire plus à propos des médecins auxiliaires ?

Ainsi que j'ai mentionné, j'avais été très déçu d'être versé dans le service de santé, mais je ne l'ai pas regretté par la suite. Notre formation pratique et technique fut très efficace et nous étions très motivés. La suite devait prouver notre utilité sur le terrain, prodiguant les premiers soins, traitant et évacuant les blessés sous le contrôle des médecins confirmés. En période de repos notre titre de médecin nous conduisait parfois à être appelés en consultation par des civils créant quelques problèmes lorsqu'ils nous appelaient par exemple pour un accouchement. Nous avons été sans doute la seule armée à avoir ce type de médecin, en réalité des infirmiers supérieurs qui se révélèrent utiles et efficaces sur le terrain.

Par la suite vous avez continué votre carrière dans la médecine, quelle a été votre spécialité ?

J'ai été médecin ORL et je me suis spécialisé en hydrologie médicale ORL, puis ensuite en médecine environnementale.

Avez-vous été amené à soigner des Allemands quels étaient vos rapports avec eux ?

J'ai été essentiellement en contact avec les blessés relevés sur le terrain, ce qui m'a posé parfois quelques problèmes, en particulier aux combats du Garigliano où les conditions d'évacuation étaient difficiles. Les tirailleurs blessés acceptaient mal l'évacuation en priorité d'un Allemand considéré comme une urgence alors qu'il les avait combattus quelques instants auparavant. Il m'est arrivé d'avoir à expliquer pourquoi il fallait évacuer l'Allemand en premier. Je ne suis pas sûr d'avoir toujours été bien entendu.

Quels étaient vos rapports avec la hiérarchie et les camarades ?

Ils étaient tout d'abord hiérarchiques bien sûr avec les nuances de caractère et de comportement de chacun. Mais la camaraderie au combat conforta dans l'ensemble, les rapports qui furent excellents et je n'en veux toujours pas au médecin lieutenant qui m'infligea huit jours d'arrêt pour avoir manqué un matin le salut au drapeau.

Quels ont été vos rapports avec les Américains et les Anglais ?

J'ai eu peu de rapports avec les Anglais. J'étais surtout en contact avec les Américains et nos rapports furent excellents dans l'ensemble. Sauf lorsque leur aviation bombarda nos positions en Italie. Ils avaient d'ailleurs bombardé leurs propres positions. Par ailleurs j'ai un jour ramassé sur le terrain après un engagement le casque d'un soldat américain qui avait été évacué (tué ou blessé ?). Dans ce casque se trouvaient des lettres et des photos représentant une famille américaine autour d'un jeune GI sur le perron d'une maison modeste du type Middle West. Ce garçon était venu combattre, loin de son pays dans une région dont il ne connaissait sans doute pas le nom avant son départ des Etats-Unis. A cet instant son visage est devenu comme le symbole humanisé de cette aide majeure que nous apportaient les Etats-Unis. J'ai remis ensuite les lettres et les photos au commandement américain.

Est-ce que vous auriez un message à laisser pour les jeunes générations ?

Qui suis-je pour laisser un message ? Combien de ces messages ne sont que des formules plus ou moins brillantes d'ordre général ou conventionnel ? D'autant que l'évolution du monde hyper-technique et hyper démographique change tellement notre environnement que les vérités d'aujourd'hui seront bien différemment ressentie par les jeunes dans quelques années. Le message serait de s'adapter et gérer la nouveauté sans oublier le passé qui a construit nos groupes, nos nations. Cette construction s'est faite certes selon l'évolution de la démographie et des

progrès techniques, mais également à partir de combats et de guerres dont les motivations furent parfois plus ou moins discutables, mais ils ont écrit notre histoire. Gardons le souvenir de ceux qui par idéal ou patriotisme, par devoir ou par discipline ont donné leur chair et leur vie et sachons les glorifier sans glorifier la guerre.